

## Venise

*Alfred de Musset*

Dans Venise la rouge,  
Pas un bateau qui bouge,  
Pas un pêcheur dans l'eau,  
Pas un falot.

Seul, assis à la grève,  
Le grand lion soulève,  
Sur l'horizon serein,  
Son pied d'airain.

Autour de lui, par groupes,  
Navires et chaloupes,  
Pareils à des hérons  
Couchés en ronds,

Dorment sur l'eau qui fume,  
Et croisent dans la brume,  
En légers tourbillons,  
Leurs pavillons.

La lune qui s'efface  
Couvre son front qui passe  
D'un nuage étoilé  
Demi-voilé.

Ainsi, la dame abbesse  
De Sainte-Croix rabaisse  
Sa cape aux larges plis  
Sur son surplis.

Et les palais antiques,  
Et les graves portiques,  
Et les blancs escaliers  
Des chevaliers,

Et les ponts, et les rues,  
Et les mornes statues,  
Et le golfe mouvant  
Qui tremble au vent,

Tout se tait, fors les gardes  
Aux longues hallebardes,  
Qui veillent aux créneaux  
Des arsenaux.

Ah ! maintenant plus d'une  
Attend, au clair de lune,  
Quelque jeune muguet,  
L'oreille au guet.

Pour le bal qu'on prépare,  
Plus d'une qui se pare,  
Met devant son miroir  
Le masque noir.

Sur sa couche embaumée,  
La Vanina pâmée  
Presse encor son amant,  
En s'endormant ;

Et Narcissa, la folle,  
Au fond de sa gondole,  
S'oublie en un festin  
Jusqu'au matin.

Et qui, dans l'Italie,  
N'a son grain de folie ?  
Qui ne garde aux amours  
Ses plus beaux jours ?

Laissons la vieille horloge,  
Au palais du vieux doge,  
Lui compter de ses nuits  
Les longs ennuis.

Comptons plutôt, ma belle,  
Sur ta bouche rebelle  
Tant de baisers donnés...  
Ou pardonnés.

Comptons plutôt tes charmes,  
Comptons les douces larmes,  
Qu'à nos yeux a coûté  
La volupté !

Alfred de Musset

